

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande

Band: 73 (1934)

Heft: 20

Artikel: Le feuilleton : la chanson de Madeline : (suite)

Autor: Cornut, Samuel

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-225829>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



LA CHANSON DE MADELINE

(Suite).

19

Malgré sa joyeuse impatience, Madeline baissait la tête, toute triste de nous voir tristes.

Cependant mon père apportait une vieille bouteille de St-Saphorin de la meilleure année, du *septante-six*. D'une voix altérée :

— Allons, ma fille, à tes succès !

En rencontrant le verre de Madeline, mon verre trembla dans ma main. Un peu de vin doré se répandit sur la nappe. Je ne sais si le sien fut plus ferme : je le crains. Mais, j'avais un brouillard dans les yeux.

Un vin qui réchauffe le cœur l'ouvre doucement aux confidences :

— Mon enfant... ma chère enfant... faisait ma mère, avec des larmes dans la voix.

Elle avait saisi les mains de Madeline, et son regard allait de l'un à l'autre de « ses enfants ».

— J'avais espéré, en les voyant toujours ensemble, qu'un jour...

Je devins pourpre. Madeline baissa les yeux. Avec une brusquerie qui trahissait la même déception, mon père interrompit :

— Ne parle pas ainsi ! Madeline est une enfant des villes, et nous sommes des campagnards.

Déjà, filialement, elle embrassait ma mère, elle embrassait mon père sur les deux joues, et venait à moi, les mains tendues :

— Tu devrais bien nous chanter la chanson dit alors ma mère.

La chanson ! la seule que voulut connaître ce cœur simple, la première dont nous salua Madeline quand elle nous apparut dans notre jardin... Oui, c'est ainsi que nous l'aimions tous, l'un pour son sourire, l'autre pour ses chants, pour ses belles histoires, l'autre pour ses dons qu'elle répandait à mains pleines. La grâce avait visité nos demeures, et plus d'un cœur allait être en deuil.

Debout, en face du piano muet pour toujours, posant déjà le pied sur le seuil de notre porte, à demi tournée vers nous, à demi tournée vers la nuit immense où l'entraînait sa fortune, elle nous redit la *Chanson de Madeline*. Je me cauchai la tête dans mes mains.

Elle arriva à la troisième strophe :

*C'est à l'heure où décline
Le soleil sous les bois
Que je vis Madeline
Pour la seconde fois...*

J'eus l'intuition qu'elle me regardait. Nos yeux se rencontrèrent. Etais-je une promesse ? une invitation à la suivre ? Tout à l'heure, seuls dans la nuit, sa main étreignait ma main avec une force qui semblait une prise de possession. Oui, j'étais à elle ! Dût-elle me payer d'indifférence, je me sentis fier d'être sien !

XVI

Je ne dormais plus. J'étais comme fou ! Tremblant d'être découvert je me relevais la nuit, d'un pas de somnambule, pour pencher sur le latin ma tête lourde de sommeil. On eût dit que, dans ce grimoire, je cherchais l'éénigme de ma destinée. Hélas ! je n'avais pas trouvé le mot, et déjà ma lampe, versant sa dernière larme d'huile, fumait dans l'aube pâle.

D'une main hâlée par les travaux des champs, j'avais rouvert mes vieux classiques. Dans quel but ? Est-ce que je le sais ? J'ai toujours eu le culte des livres. Mais ce qui, sans Madeline, n'eût été qu'un passe-temps, le frôlement de sa robe, une nuit de vendanges, en fit une fureur sacrée. Maintenant, je brûlais de me distinguer,

de devenir illustre, afin d'attirer ses regards, et de marier ma gloire à la sienne...

Mon père, aux dernières élections, s'était laissé porter au Grand Conseil, et bientôt il dut se rendre à Lausanne pour toute la session législative. Je lui promis de bien diriger à sa place les travaux de la ferme. L'autorité me manquait, il est vrai, et l'expérience : ce n'est rien, tout cela peut s'acquérir ; mais, si le père était loin, le fils était absent. Rien n'est plus impérieux qu'une voix lointaine, et qui s'est tue, et qu'on écoute encore. « *Distingué comme vous l'êtes...* » me soufflait-elle jusque dans mon sommeil. Alors, mes valets n'en firent plus qu'à leur tête. Mes blés fleurissaient de miettes et de coquelicots, ma vigne foisonnait d'herbes folles, tandis que j'allais demander conseil au pasteur du village. Mes nombreuses lectures, mon allemand passable, quelques briques de laton que j'avais attrapées à Zurich, lui parurent être quelque chose. L'imprudent ! il exprima le regret de ne pas me voir faire des études classiques. A ces mots, sans la crainte de mon père, j'aurais pris sur-le-champ le chemin de la capitale pour y jeter un défi aux examinateurs les plus sourcilleux. Du moins, je me fis venir le programme du Collège cantonal et toute une bibliothèque de livres scolaires. Je commençais déjà, sous le geste bénisseur du respectable ecclésiastique, à me donner une indigestion de grec, lorsque mon père revint.

Prudemment, j'avais jeté au fond d'un placard mes gros dictionnaires. Mais il avait l'œil bien ouvert. Quand nous fîmes ensemble le tour de nos terres :

— Ces blés n'ont pas été sarclés ! me dit-il sévèrement.

Je lui répondis :

— Tiens ! c'est vrai !

Il haussa les épaules. Puis, à la vue de notre vigne rongée de vermine, il se fâcha tout rouge. C'est lui-même qui l'avait plantée, sous la direction de son père, en défrichant tout un coin de côté bien tourné au soleil. C'était son œuvre à lui, c'était sacré !... Mais, après quelques mots de colère, il se ravisa, se tut, sembla ne plus s'occuper de moi. Longuement, à demi-voix, je l'entendis qui causait avec ma mère ; puis il se rendit chez le pasteur. En rentrant, il m'appela dans sa chambre et, froidement :

— Je viens d'engager un maître-valet. Toi, je te donne dix-huit mois pour te préparer, avec l'aide de M. le pasteur, aux examens d'entrée au Gymnase, à Lausanne. Mais, tu m'entends bien ? si tu ne réussis pas brillamment, tu reprendras ici la faux et la fourche, et je saurai te faire marcher, Monsieur le fruit sec !

Ce mot me piqua au jeu. Je me mis au travail avec des entrailles de bénédiction. Ce fut toute une année d'extraordinaire labeur. De son côté, toute à sa musique, Madeline ne revint guère ; d'ailleurs, elle était brouillée avec sa tante. Mais, l'année suivante, aux vacances de Pâques, d'elle-même, gentiment, elle nous demanda l'hospitalité pour quelques jours. O mon vieux « Chassang ! » ô mon bon « Quicherat ! » Quel frisson d'amour courut dans toutes vos pages, quand je vous criai dans les oreilles :

— Elle revient !... Elle arrive !... Nous allons la revoir !...

Madeline avait grandi : elle s'était affinée. Sous la ligne élégante et souple où se moulaient sa robe citadine, on devinait un sang plus riche, fouetté par la joie de vivre. On ne voyait plus, sur son doux visage, ombre, pli, boudeur, entêtement d'une vocation contrariée. Elle était toute lumière, et, rien que de la voir, on était content d'être au monde ! D'ailleurs, toujours bonne fille, restée très simple, en dépit des louanges, son talent hors ligne déjà reconnu et salué... Après avoir embrassé mes parents, elle se tourna vers moi :

— Et vous, monsieur André ?...

Mais, redressée par mon père, elle riait de toutes ses dents blanches :

— Et vous, André, que faites-vous ?

— Pas grand'chose, dis-je, gauchement.

Etais-je excès de joie ? Moi qui brûlais de briller à ses yeux, dans ma science toute fraîche ! Elle allait voir que j'étais un homme distingué !... Hélas ! devant cette grande et belle fille, le fort en thème ne fut qu'un petit garçon.

Mais nous n'avions pas échangé dix mots qu'un pas furibond résonnait dans l'escalier : Mlle Véronique, dans les larmes et les grondements d'une voix orageuse, venait nous faire une épouvantable scène, accusant sa nièce d'ingratitude, nous accusant de la lui voler. Et Madeline se voyait emmenée par un bras de gendarme qui se refermait jalousement sur elle, dans une maison vide, où, depuis son départ, une pauvre vieille se morfondait.

— Tu ne te reconnaissas plus, ta pauvre petite chambre, ton pauvre petit lit bien blanc ?... Tiens, il t'attend... depuis... depuis plus d'une année. Non, laisse-moi... laisse-moi pleurer. Ça soulage. J'avais ça sur le cœur depuis longtemps. Un poids... une montagne... Dis, méchante, tu voulais donc aller demeurer chez *les autres* !... Tu n'étais donc pas bien ici ?...

Elle lui demandait pardon tout en la grondant, réduite à mendier les miettes de tendresse d'une enfant de génie et déjà promise à la gloire. Baissant les yeux :

— Tu sais, il ne faut pas y faire attention : on se monte ainsi des fois, comme une soupe au lait. Je crie, mais le cœur est bon...

Si, pendant ces quinze jours, nos voisines nous donnèrent leurs soirées, l'après-midi, en général, Madeline demeurait dans son jardin. De la sentir ainsi, tout près, me mettait hors de moi ; dans mes exercices, ma main distraite semait sans compter, sous les yeux effarés de mon professeur, les lapsus et les barbarismes. J'avais transporté dans notre jardin mes cahiers et mes dictionnaires, et, tout en ruminant mon latin, je contemplais avec amour un mur, un vieux mur qui s'effritait sous des touffes de joubarbe. Et je tendais l'oreille : parfois, derrière la crête croulante, je soupçonnais un frôlement de robe dans la profondeur des allées ; souvent, une éclatante vocalise filait comme une fusée au milieu des *tutti* des merles. Alors, le rossignol se taisait... Oh ! la voir, l'embrasser du regard... Une fois, je promenai la main, tendrement, sur le mur rugueux, qu'elle touchait peut-être de son côté. Les délices de ce rude contact ne me satisfirent point. Entassant « Quicherat » sur « Chassang », les Latins sur les Grecs, j'essayai de couler par dessus la crête toute crénelée de vétusté un regard subtil comme une flèche de Peau-Rouge. Il s'abîma dans l'épais feuillage des lilas encore en boutons. Ce tour-là, je n'allai pas plus avant.

(A suivre.)

Samuel Cornut.

Achetez votre blanc

Aux Tisserands

Rue Madeleine 4

LAUSANNE

(Près de l'Hôtel de Ville)

Prix extrêmement avantageux

Succ. A. LEVY



Timbres-poste pour collections

M. Suter, 11, r. Haldimand Lausanne
Tél. 34.366

Achat — Vente — Echange
Envols à choix à collectionneurs.
Albums,
Catalogues, Fournitures philatéliques.

Oui ! Oui ! Oui !

L'apéritif sain „DIABLETTS“ à base de plantes aromatiques de nos Alpes arrête les malaises et prévient bien des maux.

Essayez !...

Pour la rédaction : J. Bron, édit.
Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.